

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 75 (1948)
Heft: 8

Artikel: Nos nouvelles : la fessée !...
Autor: Beauverd, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226568>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOS NOUVELLES

La fessée !...

Je vous donne cet épisode de la vie au siècle passé, tel que me l'a conté le père David, et sans y changer un mot...

— Mon père était pasteur, et ceci nous reporte autour de 1880. J'avais deux frères et une sœur, ce qui faisait pas mal de tapage entre les quatre murs de la cure ! Nous nous suivions d'assez près et, pour ne pas faire mentir le dicton qui veut que les gosses du pasteur soient les plus turbulents de la paroisse, nous étions des polissons accomplis ! Sermons ni prières, semoncées ni pénitences, rien n'y faisait ! C'est alors que mon père, dans une déclaration solennelle nous annonça que, de guerre lasse, il allait appliquer je ne sais plus quel chapitre de St-Paul, cela dès notre prochaine incartade. Bien entendu, nous nous soucions aussi peu de St-Paul que de son opinion sur les frasques enfantines ! Aussi, les menaces paternelles nous laissèrent-elles froids et, le jour même, mon cadet et moi, déguisés en Peaux-Rouges, nous attaquions sur le sentier de la guerre ma sœur et notre aîné incarnant des Visages Pâles. Dans la bagarre, si des scalps ne furent pas perpétrés, la robe d'Annette fut mise en pièces, Siméon brisa ses lunettes, et Jean laissa son fond de pantalon au sommet d'un pal.

Pour ma part, j'avais dérobé la clé du temple pour y enfermer nos prisonniers, qui ne trouvèrent rien de mieux que de s'en aller tirer sur la corde des cloches afin d'alerter des renforts...

Lorsque nous ralliâmes le bercail, à l'heure du repas, en assez piteux équipage, l'oreille basse, simple et digne, père nous attendait. Il nous tança d'une façon modérée qui nous surprit, mais qui laissait

entendre que l'affaire aurait son épilogue plus tard. Père s'exprimait volontiers en termes sybillins pour nous, et nous dormîmes sur nos deux oreilles.

Le surlendemain, qui était un samedi, fut un jour mémorable. Comme d'habitude, l'après-midi, le marguillier vint balayer et aérer le temple. Mais, auparavant, il fit une pause insolite dans le cabinet de travail paternel, comme lorsqu'il y avait à régler les pompes d'un enterrement important. Or, personne n'était mort dans la paroisse et cela nous inquiéta.

Quand il sortit, précédant mon père, nous trouvâmes au marguillier un air de mauvais aloi : lui qui ne craignait ni Dieu ni diable et puisait dans la dive bouteille la totalité de ses convictions, il paraissait timide, gauche et emprunté.

Père nous appela, nous rassembla tous les quatre dans son cabinet, tandis que le marguillier, dans le bosquet près d'un vieux mur, se livrait à une incompréhensible besogne que nous tâchions de saisir à travers les vitres de la fenêtre. L'homme sévère qu'était père prit la parole en brandissant son lorgnon de la main droite, comme dans les grandes occasions, lorsqu'il avait appris son culte par cœur et qu'il voulait se donner des airs de brillant improvisateur. Ce fut bref et net :

— Vous n'avez point tenu compte des avertissements qui vous ont été prodigués. L'autre jour encore, je vous ai menacés d'agir conformément aux ordres qui nous sont donnés par St-Paul. L'un de vous a-t-il seulement cherché la signification de mes paroles dans sa Bible ?

Nous avions tous quatre des airs confus et écrasés.

— Siméon : lis !

Et, d'un index vengeur, père soulignait un passage de la Bible ouverte sur son bureau. Siméon, consterné, psalmodia d'une voix cassée :

— « N'épargne point la verge à ton fils... »

A ce moment précis, le marguillier entra. Il portait sous le bras une brassée de verges. Nos yeux s'arrondirent : par exception, nous n'avions sur la conscience aucune farce ce jour-là. Pourtant, tout annonçait la volée de bois vert imminente, inéluctable. C'est alors que l'affaire de l'avant-veille nous revint en mémoire ! Père reprit :

— Ni douceur, ni persuasion ne vous ont corrigés, mes enfants. Nous verrons si les principes énergiques de l'apôtre seront plus agissants. Mais, comme d'autre part, il me répugne de vous frapper, j'ai chargé Monsieur de vous donner les verges. Il viendra chaque samedi régler les comptes de la semaine.

Le marguillier avait levé la tête, avec l'arrogance que devaient prendre les exécuteurs des Hautes Oeuvres ; il saisit une des verges qu'il avait posées sur un fauteuil.

— Siméon, tu es l'aîné, déclara père : tu devrais donner l'exemple à tes cadets. C'est toi qui vas donc leur montrer celui de l'expiation. Allez ! selon nos décisions !

Père s'était croisé les bras ; il se retira de deux pas, pour dégager la scène. D'instinct, nous reculâmes, Siméon le plus empressé... Mais père avait tourné la clé et l'avait mise dans sa poche. Le marguillier était un gaillard de six pieds de haut. Il n'ouvrit pas la bouche, fit trois pas, empoigna notre aîné à bras le corps, le ploya sur son genou gauche en faisant saillir son derrière. Le supplicié se tordait, griffait, se tortillait comme un ver... Inutilement ! Roide comme la Justice de Berne, le marguillier frappa. Il frappait dur, consciencieusement, avec conviction. Si-

méon commença par faire entendre une triste mélopée :

— Non !... Oh !... Aïe !... Assez !... Papa !... Maman !...

Le ton monta rapidement et atteignit le diapason des cris, du désespoir... Pas à dire : il tapait dur, le marguillier, comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie. Nous nous étions recroquevillés, tremblants, indignés, doutant que notre tour dût arriver ! Pourtant, il fallut y passer... Les trois garçons, pressés contre le pantalon du bourreau qui sentait la pipe et le cabaret, nous expiâmes, selon St-Paul. Ruth, notre sœur, fut graciée, la souffrance morale qu'elle dut endurer à la vue de nos châtiments ayant été jugée suffisante pour cette première fois, selon père.

— À samedi prochain ! dit père au marguillier en le congédiant. Puis, s'adressant à nous :

— Vous pouvez retourner à vos jeux : tirez profit de la leçon !

Ruth s'enfuit, terrorisée, conter la chose à maman, tandis que nous, glissant sous l'ombre d'une remise, nous frictionnions discrètement nos postérieurs endoloris... Pas un mot ! Pas de récriminations ! Pas de trace de sainte fierté : nous avions tous trois brûlé de douleur, il n'y avait plus qu'à digérer la raclée...

... Dès lors, de samedi en samedi, la cérémonie se renouvela. Si la reconnaissance du ventre est criante, le souvenir d'une bonne fessée est persistant : rares furent les occasions où nous méritâmes tous trois les verges, mais il était obligatoire d'assister à l'opération, et ce spectacle nous fut aussi salutaire que les coups !

Jamais nous ne croisions, en rue, le « Père Fouettard », comme nous avions surnommé le marguillier, sans instinctivement baisser les yeux et serrer les fesses ! Et aujourd'hui encore...

Le père David conclut :

— Je garde une fameuse dent à Saint-Paul !

Pierre Beauverd.